

Mémoires de la Côte des Roses

*D'hier à
aujourd'hui*



Mémoires de la Côte des Roses

*D'hier à
aujourd'hui*





L'édito

« Une ville finit par être une personne » disait Victor Hugo. Ne parle-t-on pas du cœur battant de la ville, de son poulx, de son âme, de ses quartiers comme autant d'organes vitaux, de membres sans lesquels elle serait incomplète, amputée ? La Côte des Roses est l'un de ces lieux qui résonne dans le cœur de milliers de Thionvillois depuis les années 1950. La Côte des Roses, cette Côte sans roses mais avec des arbres peints sur les murs et des espaces verts tout autour, a connu son âge d'or avec la construction de l'hôpital Bel Air en 1968, des écoles, une bibliothèque, des nuées d'enfants jouant au ballon l'été et s'élançant avec leur luge en fer sur les pentes enneigées l'hiver. Une époque pas si lointaine où les trottoirs faisaient office de terrasse. On y parlait fort, on y riait, on sortait la radio et même la télévision les soirs de matchs. La fin de la sidérurgie précipita ce quartier populaire vibrant dans les vicissitudes d'une existence marquée par les difficultés économiques et sociales.

Catégorisée « quartier prioritaire », la Côte des Roses est au cœur d'un vaste plan de renouvellement urbain depuis 2008 et jusqu'en 2028. Un projet d'envergure qui fait écho à la nouvelle attractivité de notre belle cité et notre volonté d'œuvrer pour le bien vivre ensemble, un projet aux 151 logements sociaux démolis, 146 logements réhabilités et résidentialisés, 131 logements reconstruits, 1400 m² de surface commerciale créés, 100 nouveaux logements construits, l'aménagement et la création d'espaces publics.

Mais un quartier est avant tout un héritage. Il vit et grandit à travers son histoire, les souvenirs de celles et ceux qui y ont vécu une vie ou quelques années, y vivent encore, qui s'y sont mariés, y ont accueilli leurs enfants, s'y sont construits. Mémoires de la Côte des Roses d'hier à aujourd'hui est un recueil de textes et de photos, riche de dizaines de témoignages éclairants, à travers les époques, réalisé par le Centre social "Le Lierre" avec l'appui de la Maison des Projets Thionville 2030 et la Gestion urbaine et sociale de proximité de la Ville de Thionville. Ce recueil est un bien commun précieux, magnifiquement réalisé, que je vous invite à découvrir au fil de ces pages.

Pierre Cuny
Maire de Thionville

« Il n'y avait rien de construit à l'époque, l'hôpital Bel-Air, c'était notre terrain de foot. »



Une prise vers 1954/55 - A hauteur de la maisonnette de Chanten se trouve actuellement le rond-point du Chemin St Anne et des rues de la Perdrix, Triscaty et St Hubert.
Du premier plan à droite se trouve le café, le cndp et autres commerces - à gauche de la maisonnette les autres commerces de la rue St Anne - (poiffeux - l'antenne, etc.)



Dans le temps, il y avait des centaines de personnes qui venaient skier sur la côte Sainte-Anne. Elle était réputée. Il n'y avait pas de voitures, les gens venaient de tout Thionville à pied et ils repartaient quand il faisait nuit. C'était noir de monde. On avait des traîneaux en fer, on descendait à une vitesse !

Ça nous arrivait même de descendre les escaliers. Il y en a eu des fractures là ! Nous habitions le Château Sainte-Anne, au dernier étage, le couloir faisait treize mètres pour vous dire. On était cinq locataires. On avait des terrasses de chaque côté. Mon père avait ici des cochons, des lapins... On avait une vue directe sur le crassier de Terville. Il n'y avait rien de construit à l'époque, Bel-Air, l'hôpital c'était notre terrain de foot.

Jean Claude Fischer



J'ai habité à la Côte des Roses de 1961 à 1973.

Mon père ayant quitté l'armée, cherchait un emploi dans le civil. Nous habitions chez ma grand-mère à St-Avold. L'un de ses anciens amis l'informa qu'il y avait des emplois à pourvoir dans la sidérurgie et notamment à la Sollac. Mon père fut embauché en qualité de magasinier comptable sur le site de Sérémange. On nous proposa un logement dans les nouveaux HLM de la côte des roses. Mes parents, ma soeur et moi-même avons donc emménagé au 4 impasse Corneille, un petit immeuble de 3 entrées. L'ensemble des locataires venait de Lorraine, d'Alsace, de Normandie, de Bretagne. Il y avait les familles Boulogne, Hélas, Villette, Avril, Lemberger, Pierron, Schmitt, Rochatte. Très peu d'Italiens et un seul Algérien. La vie s'écoulait tranquillement au rythme des horaires postés. Les salariés utilisaient les bus de la Trans-Fensch mis à disposition par l'entreprise. Les enfants dont je faisais partie jouaient dehors dans les espaces verts.

La vie s'écoulait tranquillement au rythme des horaires postés. Les salariés utilisaient les bus de la Trans-Fensch mis à disposition par l'entreprise.



On faisait du vélo, on jouait au ballon, aux raquettes et l'hiver on allait faire de la luge là où a été construit l'hôpital Bel Air. L'été on allait à la piscine municipale. Malgré tout, quand on allait en ville, le fait d'habiter à la Côte des roses nous faisait passer pour des gens peu recommandables. Les années 70 ont signé la fin de cette époque bénie avec les difficultés de la sidérurgie. J'ai quitté la côte des roses en 1973, afin de poursuivre mes études à Paris. De nombreux jeunes de mon époque ont choisi le centre d'apprentissage Eugène Velay. La plupart des filles passaient le CAP sténo pour ensuite aller travailler à Sollac ou à Sacilor. Je conserve un bon souvenir de cette époque.

Marie-Gabrielle Boulogne-Coletti





Ramdan

Bezine

À l'âge d'or de la Côte

Parler du quartier, c'est parler de soi. Qu'est-ce qu'on est, si ce n'est la somme des lieux dans lesquels on a vécu, des visages qu'on y a croisés ?

Les gens qui ont grandi en cité le savent : nos personnalités ne sont qu'un agrégat de ces rues, et de ces autres, des 400 coups qu'on a fait ensemble, dans le béton. Sans ça, sans ses habitants et l'intime entre eux, c'est quoi un quartier ? Un empilement de parpaings, rien de plus.

Mon quartier porte le nom de « Côte des Roses » mais je ne me souviens pas y avoir vu ces fleurs.

Il y avait bien des arbres peints sur les murs des blocs, de grands espaces verts, une forêt, même, juste derrière, avec du muguet, des sangliers, des chevreuils. Mais des roses, non. Du coup, entre nous, on l'appelle plutôt « la Côte ». Ou la CDR. Son nom complet n'existe en général que dans les bouches de ceux qui n'y vivent pas. Comme cette amie de mon lycée de centre-ville qui m'avait demandé à l'époque si je n'avais pas « peur de me balader à la Côte des Roses ». C'était la première fois que je me heurtais frontalement à la mauvaise réputation de ma cité. J'en avais ri tellement j'avais trouvé ça absurde.

Notre image à l'extérieur laissait à désirer. Au sens propre. Personne ne désirait venir au quartier, encore moins y finir. C'était un endroit agréable, pourtant. Il y avait certes du mouvement, des petits trafics, mais rien de bien méchant. J'assure même qu'on y trouvait moins de délinquants que dans les arrondissements les plus huppés de Paname. Nous étions loin de la zone de non-droit, du territoire perdu de la République que l'on imaginait dans le reste de la ville. Seulement, il fallait le vivre pour le croire.

Toutes les vagues migratoires avaient fini par s'échouer à la Côte. Italie, Portugal, Europe de l'Est, Afrique du Nord, Afrique de l'Ouest, Asie du Sud-Est... Des pauvres de toutes

les couleurs. C'était d'ailleurs la seule chose qu'on avait tous en commun, une situation fiscale qui oscillait entre classe moyenne basse et un remake des Misérables. Certains parvenaient à sortir la tête de l'eau, mais globalement, y'avait pas de viande dans toutes les assiettes. Longtemps je me suis demandé pourquoi il n'y avait pas de rue Zola à la Côte, alors qu'on avait La Fontaine, Molière, Boileau et Racine sur les panneaux. Mais ça aurait fait redondant, c'était déjà Germinal dans trop de salons.

La CDR était un îlot de pauvreté au milieu d'une mer de tunes. La forêt citée précédemment ? La propriété d'un comte et d'une comtesse au nom à particule, dont le domaine, château, dépendances et terres, s'étendaient jusque sous nos fenêtres. À une vingtaine de kilomètres, le Luxembourg, le « Lux », paradis fiscal par excellence, comme son nom l'indique, où contrairement à la France, femmes de ménage, infirmiers et ouvriers gagnent ce qu'ils méritent (une blinde). Mais à la Côte, les porte-monnaies criaient famine bien avant la fin du mois.

**La CDR était
un îlot de
pauvreté au
milieu d'une
mer de tunes.**



La faute à la galère, et à l'effondrement de la sidérurgie lorraine qui avait laissé du monde sur le carreau, à l'époque.

J'y vivais à l'âge où l'on voit les choses plus grandes qu'elles ne le sont. Mes grands frères, des géants. Mon quartier, un château fort, bordé d'une quatre-voies, le « périph », qui tenait lieu de douve, avec d'immenses immeubles pour murailles. La façade principale, une sombre barre d'appartements d'une centaine de mètres de long, était percée d'un porche aux allures de pont-levis. C'était l'avant poste des plus âgés. Les grands du quartier, des chevaliers sans montures qui squattaient là dans leur noblesse siglée Lacoste, perdus dans la routine et les vapeurs de weed. Les petits ne s'attardaient pas dans ce passage, à la fois impressionnés et pressés d'être un jour adoubés, légitimes à occuper à leur tour le territoire.

De l'autre côté, le coeur du quartier. Une immense zone arborée cernée par les blocs. Un Central Park sans écurieils, où mille chemins de gravier rouge desservaient terrain de foot, balançoires et bacs à sable. Toutes les fenêtres donnaient sur ce royaume des enfants, lâchés là comme une volée de moineaux par les daronnes confiantes.

On les voyait parfois à travers les fenêtres ouvertes, voile en turban, s'écharpant avec un balai ou un chiffon à vitres, du raï à fond dans le poste.

Pendant ce temps, tous les gosses du bas de la cité se retrouvaient au parc pour jouer à cache-cache, planqués dans les arbres ou sous les voitures. Dans un petit parking, une vieille limousine blanche et rose vivait une retraite calme. L'incertitude de mes souvenirs me dit qu'elle appartenait à René, un homme à la barbe blanche, toujours en short même en hiver. L'invraisemblable rumeur chuchotait aux oreilles des plus jeunes qu'il avait « perdu ses nerfs à la guerre » et ne ressentait plus le froid. Ensuite, direction le snack Ankara où l'on se partageait un kebab après avoir réuni nos pièces. Un croc chacun, les plus crevards ouvrant grand la bouche, capables en une seule bouchée d'engloutir la moitié du sandwich, sous les regards noirs et les protestations des autres. La hess avait le doux goût de la viande grillée et du coca Freeway. Cinquante centimes le litre et demi chez Norma, imbattable.

Si le vernis de l'enfance donne à la Côte un éclat presque idéal, ça ne serait pas honnête de prétendre que tout y était rose. Ils sont nombreux à avoir haï ce quartier. À y avoir vu crever leurs rêves, brisés dans le



reflet de la vitre fendue d'un arrêt de bus, le matin à 5 heures, quand la buée sort des bouches, que les mains se frappent l'une contre l'autre pour ne pas geler, avant d'aller charbonner. Bosser à l'usine, accepter n'importe quelle mission intérim, aller taffer au Lux, n'importe quel boulot alimentaire tant qu'il paye. Certains ne supportaient plus cet entre-soi imposé, ce ghetto qui parfois, par effet de groupe, faisait ressortir de nous le pire au détriment du meilleur. Ils ont été nombreux à avoir voulu se barrer, à l'espérer encore aujourd'hui. À rêver d'autres horizons, d'un bout de ciel bleu, d'un pavillon, d'un carré de jardin avec des plants de tomates et des fleurs. C'est le rêve, c'est le Graal, c'est Dubaï. Moi-même je suis



parti dès que j'ai pu, à 17 ans. Il faut savoir quitter le quartier.

À l'âge d'or de la Côte, il y avait un bureau de tabac, des boulangeries, des épiceries, des écoles, une bibliothèque (Patrick et Geneviève, les bibliothécaires, cœur sur vous), une pharmacie et des pompes funèbres. De quoi y vivre et y mourir. Une petite ville à part entière où régnait la jeunesse, où tous savaient que les canettes les moins chères s'achetaient au Norma, et les meilleures graines de courges « chez la Turquie », juste au pied de l'austère hôpital Bel Air dans lequel nous étions tous nés. Certains après-midi d'ennui, on s'y rendait en bande pour observer

les bébés dans leurs couveuses à travers les vitres de la maternité. J'imagine seulement maintenant la confusion des parents, devant une ribambelle de gamins inconnus venus reluquer le leur.

Les soirs d'été à la Côte étaient les meilleurs moments. Les habitants du rez-de-chaussée prenaient le trottoir pour leur terrasse. Ça sortait tables, chaises, radio, même la télé lors des grands matchs. Les mamies italiennes partageaient un banc sous les étoiles naissantes. Les darons, le corps abîmé par des années de travail à l'usine, se regroupaient autour du capot ouvert d'une voiture, un qui bosse, trois qui regardent. Les daronnnes, les anciennes aux visages tatoués, aux racines rouges sous leur voiles bariolés, arpentaient les chemins bras dessus, bras dessous, des gosses plein leurs robes.

Juillet-août, la meilleure période pour observer les personnages de la Côte. Les fous, les rigolos, les toxicos, les stars du foot, les racistes, les flambeurs. Toute une galerie de portraits, avec chacun leur surnom, leur démarche, leur caractère. Certains étaient des légendes, d'autres des menaces. Mais tous étaient connus des petits comme des grands. Des monuments. Mon préféré, c'était Habib. Je ne lui ai jamais parlé, à part un bonjour et un

Ça sortait tables, chaises, radio, même la télé lors des grands matches.

signe de la main, je ne saurais même pas lui donner d'âge. Mais chaque été, je le voyais boitiller derrière son déambulateur, de sa démarche particulière reconnaissable entre mille. C'est surtout de son sourire que je me souviens, qui irradiait la gentillesse. Un soleil à lui seul, capable d'illuminer le quartier tout entier quand il débarquait au coin de la rue. Pour moi c'était ça, Habib : deux jambes, deux roues et le plus grand sourire au monde.

Les jeunes jouissaient alors d'une liberté qu'on ne connaît que dans les quartiers ou à la campagne. Il y avait toujours des volontaires pour jouer à la chasse à l'homme, au volley ou au foot sur le terrain. D'autres se pressaient dans les caves et en sortaient, hurlant de terreur et de plaisir en prétendant y avoir aperçu Aïcha Kandisha, créature

mythologique du Maghreb, mi-femme mi-chèvre. Plus haut dans le quartier, autour du city stade, des barbecues sauvages s'organisaient, ou des expéditions discrètes dans les cours d'écoles désertées pour l'été, avec la lune pour seule témoin. Et soudain, une musique plus forte que les autres et tous les enfants couraient taxer les parents. Le marchand de glace, l'ancien, avec sa mélodie inoubliable diffusée du toit de la camionnette, venait faire des heureux et des envieux. Qui n'a pas vécu une soirée d'été à la Côte n'a pas eu d'enfance.

J'ai mis longtemps à comprendre le nom de mon quartier. La Côte des Roses, on se dit facile, il y a une côte et des fleurs. Rien de tout ça. Seulement le glissement d'un obscur terme technique issu du milieu textile, de l'allemand au français, qui a donné ce nom (la Moselle ayant été territoire germanique au cours de l'Histoire). Mais la vraie signification, je m'en rends compte maintenant, une fois adulte, avec le recul. Alexandrine, Sarah, Chahira, Kaddour, Karim, Kévin, Mohammed, Leïla, Fanny, Franco, Yamna, Assia, Imad, Amanda, Thi-Hué, Khodia, Assane, Manu, René, Géraldine, Rabah, Mouss, Younès, Eric le loup, Sofiane, Claudel, Kader, Angélique,

Coccio, Sebastien, Claudia, Naomi,
Myriam, Arlette, Vanessa, Yoan,
Cantave, Solange, la Bridebel, Nadia,
Mehdi, Christophe, Khaldia, Habib,
les daronnes et les darons, les grands
frères, les petites sœurs, les fous, les
tox, les stars, les drôles, les menaces,
et tous ceux que je n'ai jamais connu...
Les roses sur la côte, c'était nous.

Texte : Ramdan Bezine
Photographies : Ramdan Bezine
Pascal Kwiatkowski
et Mickael Stibling

**La Côte
des Roses,
on se dit
facile, il y a
une côte et
des fleurs.
Rien de
tout ça.**





Robert

Malgras

**« Je dis toujours
que je suis né
socialement, et
politiquement à la
Côte des Roses. »**

Je suis venu à Thionville en 1970 lorsque j'ai commencé à travailler à Sollac. Avant cela, j'habitais Metz, originaire d'un petit village de Meurthe et Moselle où mon père était maire, Herbévilier à côté de Lunéville.

Quand je suis arrivé à Thionville sur le quartier de la Côte des Roses, j'habitais au 11 rue Molière au 4ème étage gauche. Très vite, j'ai eu envie de m'impliquer, de faire quelque chose dans la vie associative du quartier. J'ai commencé à regarder ce qui s'y faisait et j'ai adhéré à ce qui s'appelait l'APF (Association Populaire Familiale), devenue ensuite la CLCV, j'en suis devenu le président en 1972 avec toute une équipe de gens bien, des belles personnes comme on dit. Notre souci c'était d'améliorer les conditions de vie du quartier. Il faut dire qu'à cette époque la Côte des Roses c'était deux, voire trois quartiers. Le quartier rue Molière, Racine, Bossuet, Boileau, Chaussée d'Océanie, c'était pratiquement que des gens de la sidérurgie soit Sacilor soit Sollac. Le haut, là où il y a l'Église, rue du Faisan, Perdrix et les tours, c'était autre chose, avec d'autres dynamiques, et puis il avait aussi une partie basse faite de maisons individuelles et de logements collectifs qui est d'ailleurs la partie qui est la plus restée dans son jus enfin je considère les choses un peu

La Côte des Roses c'était deux, voire trois quartiers.

comme ça. L'APF faisait beaucoup de choses, pas seulement à Thionville, mais aussi à Fameck, à Florange, elle avait mis en place une sorte de coopérative d'achat de produits alimentaires pour les payer moins chers, et on mettait à disposition des machines à coudre, des perceuses, des tables à tapisser, toutes sortes d'outils dont je n'ai jamais su me servir. Aujourd'hui, ça a quasiment disparu. On ramassait même le papier pour le vendre pour l'association et en faire un peu plus ça valait quand même relativement cher. Je me souviens avoir passé des samedis après-midi avec les copains et les gosses, avoir collecté le papier que l'on stockait dans le sous-sol de l'église Saint Anne, grâce au curé. Et dans cette volonté d'améliorer la vie des gens on avait réussi à faire installer des volets, des extincteurs dans les cages d'escaliers et puis surtout d'avoir un local, puisqu'en effet nous nous réunissions alors dans une cave au sous sol de la rue d'Océanie. On avait fait des pétitions, ça ne donnait pas grand chose, et un jour on voit arriver des pelleuses et un panneau nous informant qu'ils allaient créer là des surfaces commerciales.

**« Qu'est ce
qu'il veut le
Malgras !
Qu'est ce
qu'il vient
râler ! »**



Alors on a bâti une action un samedi après-midi avec les gosses on a rebouché les tranchées et nous sommes partis en délégation à la mairie. Le maire de l'époque Maître Ditsch, nous reçoit, je me souviens encore qu'il avait sur son bureau un dossier posé :

« Qu'est-ce qu'il veut le Malgras, qu'est ce qu'il vient râler ! »

Alors je lui explique assez poliment qu'on ne peut pas accepter qu'il n'y ait pas un local digne de ce nom, « Ah bon » il me répondit :

« regarde ce qu'il y a marqué ici : Centre socioculturel de la Côte des roses, on va le faire ton truc... »

La chemise était vide, il me le dira plus tard.

Toutefois, si le Centre social s'est fait rue de l'Agriculture dans un bâtiment Fillod c'est grâce à lui. Il a ouvert en 1974 et le Centre social est devenu le support de la vie associative du quartier pas forcément de l'ensemble du quartier surtout le bas. On avait créé dans ce bâtiment la première halte garderie de Thionville, avec une cuisine et un petit bureau pour

les autres associations, l'APF si réunissait régulièrement, les gens aimaient s'y rencontrer, il y a eu beaucoup d'actions, beaucoup de luttes, jusqu'au moment où ils sont allés occuper le 2 rue Molière où ils sont aujourd'hui.

En 1977, je deviens adjoint aux affaires sociales, je siége au conseil d'administration du Centre social, et en 81 avec l'élection de Mitterrand je deviens député ça a été un autre moment fort je me souviens être passé dans toutes les rues de la côte des roses, les gens sortaient dans la rue, c'était un moment d'intense activité.

Le jour où j'annonçais ma candidature de député, je signalais pour un appartement rue de la Libération.

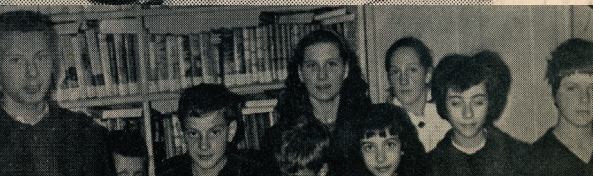
Interview et photos
Mickael Stibling



LE JEUDI DES ENFANTS A LA COTE DES ROSES

Le mauvais temps ne permettant guère les ébats en plein air, les enfants de la Côte des Roses ont accueilli avec joie l'ouverture de la salle de lecture à la « Bibliothèque pour Tous », 1, rue Molière.

Ils furent nombreux, hier après-midi, à consulter les livres les plus divers, allant des collections « Rouge et Or », « Marabout », aux illustrés tels que « Tintin », « Spirou », « Sylvain et Sylvette », « Buck Danny », etc. Ce sont surtout les illustrés qui obtinrent le plus de succès.



ÉTÉ 81

CENTRE DE LOISIRS
DE LA
CÔTE-DES-ROSES
58, allée Bel-Air - ☎ 88.58.17
57100 THIONVILLE

VACANCES A LA CARTE
POUR JEUNES DE 6 A 18 ANS

Pour les 6 - 12 ans

journées de plein-air au centre de loisirs

Deux sessions : du 15 juillet au 7 août du 12 août au 8 septembre 8h30 à 11h30 13h30 à 17h30

Goûter servi au Centre de Loisirs

Ramassage dans les divers quartiers de Thionville, y compris Elange, Veymerange et Volrange

Activités de plein-air (camping, piscine, équitation, jeux) et activités manuelles

Participations familiales : de 190,00 F à 330,00 F suivant quotient familial *

centre aéré au château de volrange

Deux sessions : du 15 juillet au 7 août du 12 août au 8 septembre 9h00 à 18h00

Repas de midi et goûter servis sur place dans les locaux du château

Ramassage dans les divers quartiers de Thionville, y compris Elange et Veymerange

Activités de plein-air (camping, piscine, équitation, jeux, découverte de la nature) et activités manuelles

Participations familiales : de 190,00 F à 730,00 F suivant quotient familial *

* Tarifs valables pour les enfants habitant Thionville et dont le quotient familial ne dépasse pas 1 700,00 F
Il convient d'ajouter à ces tarifs 10,00 F de carte A.T.L., si l'enfant ne la possède pas encore.



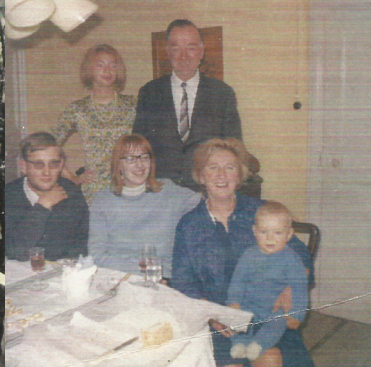


*Thionville, Métropole du Fer,
Côte des Roses, quartier ouvrier,
Nous étions une ribambelle de gamins,
Une vraie bande de bons copains.
Nous dévalions les cages d'escalier,
Nous volions de nos propres ailes.
Sur le mur d'en face était écrit
« interdit de jouer à la balle ».
Troisième étage, fenêtre de gauche,
Derrière les rideaux tirés,
Je le savais, elle nous regardait.*

*Thionville, Métropole du coeur,
Côte des Roses, cité ouvrière,
Les géraniums fleurissaient
Aux balcons de notre HLM.
Nous avions deux arbres,
Un carré de pelouse près du parking.
Nous courions après un rêve.
La balle roulait souvent sous les voitures.
Nous étions heureux.
Troisième étage, fenêtre de gauche,
Je la devinais, elle me regardait grandir.*

Pascal Kwiatkowski, Mémoire de Fer





Fabienne Kutten & Emmanuel Graff

**Ce quartier de
mon enfance a
forgé l'adulte
que je suis
devenue. J'y ai
mes meilleurs
souvenirs de
petite fille.**

**Je lui dois mon
humanisme et ma
conviction intime
que tous les
humains peuvent
vivre ensemble
quelle que soit
leur religion,
leur couleur
de peau et leur
classe sociale.**



Moi je vivais au 5ème étage d'un immeuble rue de la Libération, alors la petite maison de mes grands-parents rue de la Mésange, le jardin plein de chats, le petit bac à sable où nous passions des heures même en hiver, c'était juste le paradis. On pouvait grattouiller la terre, observer les fourmis et les vers de terre. En face il y avait un petit immeuble avec plein d'enfants qui jouaient dans la rue, c'était vivant et joyeux.

Mes grands-parents élevaient mon cousin de 4 ans mon aîné qui était scolarisé en primaire. Grâce à lui je profitais de la vie du quartier, de ses camarades de jeux. J'étais la petite et je me sentais bien avec eux. Je me rappelle de Bernard et de la jolie Malika, avec ses beaux cheveux longs et bouclés. Avec eux on courait derrière le marchand de glaces ou le « peau de lapin » qui annonçait sa venue avec une cloche. Ma grand-mère nous envoyait au Sanal pour faire les courses, et

on ramenait les bouteilles en verre contre des sous. Pour moi c'était la grande aventure.

Les rues avec les noms d'oiseaux étaient dans le « quartier du bas ». Je savais qu'on arrivait quand on passait la petite place au pied du mur en pierre avec son lot d'escalier qu'il fallait grimper pour aller à l'école ou à l'église. Elle était particulière cette église moderne, elle était basse. Elle n'avait rien à voir avec St-Maximin, où nous allions parfois, pas d'étages, de grands clochers, ni de dentelles de pierre, mais elle était belle aussi. En haut il y avait la ferme de chez Côte où l'on allait faire de la luge, et aussi le grand orme qui veillait, avec son tronc si large qu'il fallait plusieurs enfants se tenant la main pour en faire le tour. J'ai pleuré quand il a été coupé, comme si je perdais un ami bienveillant, un gardien de mon enfance.

On allait chez le dentiste à l'autre bout du quartier. Du coup, je n'aimais pas du tout cet endroit. C'était en face d'une école, (des Fontaines ou St-Hubert je ne sais plus), c'était de l'autre côté d'une rue passante, avec beaucoup de voitures.

Mes grands-parents y habitaient dans le temps, au-dessus de magasins ou de l'agence d'assurances, mais ça c'est ma mère qui me l'a raconté. Elle me disait que ma grand-mère aimait beaucoup cet endroit aussi parce qu'elle avait tout sur place, elle allait à pied et ne dépendait pas de la voiture de son mari pour faire quoi que ce soit du coup. Je pense que c'est pour ça qu'ils ont opté pour la rue de la Mésange ensuite. Ils passaient d'un appartement à une petite maison, mais ma grand-mère ne quittait pas trop son lien social, ni son autonomie.

En haut il y avait la ferme de chez Côme où l'on allait faire de la luge, et aussi le grand orme qui veillait, avec son tronc si large qu'il fallait plusieurs enfants se tenant la main pour en faire le tour.



Quand j'ai eu 7 ans, ma mère et moi avons emménagé rue du Rossignol... Le rêve ! J'avais même une balançoire dans le jardin, et je pouvais faire une cabane sous la maison dont l'étage de vie était surélevé. J'avais grandi mais Malika ne m'avait pas oubliée ! Et je me suis faite plein de copines dans la rue du Pinson.

J'ai fait mon CE1 à l'école de la Perdrix. C'était la mixité sociale, mais je ne m'en rendais pas compte.

Pour moi c'était juste normal d'être en classe avec Jamel*, Brigitte, Olga, Gianni et Ingrid. C'était normal de partager mon goûter avec les Indochinoises qui ne parlaient pas français mais qui m'ont appris à sauter à la corde quand deux enfants la tournent et qu'il faut entrer comme dans une vague.

C'est grâce à cette école que j'ai appris que le Dieu des uns s'appelait Mahomet alors que d'autres l'appelaient Jésus. Je me souviens que tous les enfants de la classe criaient le nom de celui qu'ils priaient, pour donner la bonne réponse à la maîtresse, et que celle-ci a apaisé tout le monde en disant qu'on avait tous raison, qu'on n'avait seulement pas les mêmes noms pour LE désigner. C'était tout simple. On savait que nous ne venions pas des mêmes pays, que certains parlaient d'autres langues que le français, qu'on goûtait les spécialités des uns et des autres grâce à nos mamans. On était tous égaux, malgré nos différences, et ça nous allait bien comme ça.

On était tous égaux, malgré nos différences, et ça nous allait bien comme ça.

On allait tous au centre de loisirs pour faire des activités culturelles. Moi je faisais de la danse avec une enseignante roumaine je crois. Elle était juste géniale et nous créait chaque année des spectacles extraordinaires.

En été, au centre, on espérait tous avoir Chouki comme animateur. Je ne sais pas quelle était son origine mais, comme tout le monde, j'adorais sa tête frisée, son visage couleur café et sa bonne humeur. On marchait beaucoup, on montait au Crève-cœur pour pique-niquer, ou on allait à la piscine, celle qui avait un plongoir qui se voyait de loin avec un grand cercle en béton autour.

Quand j'ai encore déménagé pour aller vivre à Manom, dans une plus grande maison « à la campagne », j'ai été très surprise d'être dévisagée des pieds à la tête par tous les élèves de la nouvelle école où j'ai dû aller. C'était sûrement une ascension sociale pour mes parents mais pour moi c'était fini le paradis. J'ai tellement envié mes copines de

rester vivre dans nos rues d'oiseaux...
Mais j'ai gardé en moi cette richesse
de la diversité et cette joie du
partage... et ce goût pour l'enfance.

Merci, la Côte des Roses !

Tu as mis des couleurs dans nos
coeurs de mêmes bien avant de le
faire sur tes immeubles.

Texte : Fabienne Kутten

Photographies : archives
familiales d'Emmanuel Graff.

*Mon copain Jamel fut reçu major
de promo à Sciences po, enseigna à
Eton College, fut diplomate (attaché
culturel) à Téhéran et président de
l'Institut des Cultures d'Islam à
Paris.

**On montait au
Crève-cœur
pour pique-
niquer, ou
on allait à la
piscine, celle
qui avait un
plongeoir qui
se voyait de
loin avec un
grand cercle en
béton autour.**





« Quand il y avait le Nouvel An par exemple, on se réunissait, on mangeait, on écoutait de la musique, on se déguisait, c'était notre rituel du 31 décembre, et à minuit on allait d'étage en étage, on jetait des confettis et on souhaitait la bonne année, un peu à tout le monde dans l'immeuble. Et on souhaitait bonne année vraiment à tout le monde. C'était une tour avec une diversité, d'origines, de nationalités, ça ne nous posait aucun problème, on faisait la fête et le lendemain c'était nettoyé. Le 14 juillet, ils accrochaient devant la tour des fanions bleu blanc rouge et puis le barbecue tout le monde mangeait. Il y avait des personnes qui étaient devenues des amis. Ils se réunissaient le soir parfois au 2ème, parfois au 5ème, parfois au 1er pour parler des potins du quartier. Il y a des gens qui ont vécu 40 ans dans l'immeuble qui ont côtoyé d'autres générations qui sont venues après, je crois que c'était plutôt des Italiens qui étaient là au début. Je connaissais très bien quelqu'un qui était connu sous le nom de Jacky qui était cuisinier à la caserne de CRS, il faisait le tartare le week-end, c'était notre tradition du dimanche. »

Dimitri Sokolowski

J'habitais au Chevreuil depuis juin 73, j'ai toujours vécu sur le quartier et accessoirement je suis employée de la Maison des Quartiers de Thionville depuis 20 ans. Il faut se dire que l'immeuble c'était un village à lui tout seul. Et puis comme nous étions excentrés avec le verger, le champs, une impasse, donc il y avait vraiment une vie de village.



Marie Jo Mancilla



« Je me souviens lorsqu'on organisait des pique-niques improvisés avec mes copines. Chacune apportait ce qu'elle trouvait dans son placard et son frigo. Chips, boissons, couverture, bonbons... De bons moments qui resteront gravés dans ma mémoire. La Côte des Roses est notre seconde maison et on s'y sentait bien. »

Naomi Eduardo



Je suis habitante du quartier depuis 42 ans. Au début, je n'aimais pas Thionville. Je venais de Paris, donc arriver à la Bécasse c'était une sacrée différence. Et puis un jour, j'ai fait la connaissance de Paola Morelli qui était médiatrice de quartier à l'époque. Elle faisait aussi plein d'autres choses pour Batigère notamment. C'est elle qui travaillait sur la fête des voisins. Elle est venue m'en parler et donc on a organisé dans notre petit quartier une fête des voisins. Et vraiment ça a été quelque chose, il y avait du dialogue, du partage, des « on se revoit quand ? ». Des choses que je ne pensais pas quoi ! Et en définitive, c'est là que j'ai commencé à apprécier mon quartier.

Martine Dagorne, alias Julie Rebelle.

Sur le quartier, je n'ai jamais bougé. J'habite en face de l'école depuis quarante ans. J'ai fondé avec deux ou trois copines notre propre association l'APLP l'Association pour la Promotion des Loisirs Populaires, on avait soixante enfants du quartier, du haut de la Perdrix, de la rue Racine et des grandes tours. On a partagé un bureau avec Emergence. Tous les mercredis on allait à Vigy avec deux bus, on prenait les ados et les petits. On faisait de l'équitation, il y avait un parc avec des animaux, on mangeait là-bas. Tous les trois mois on allait aussi à la piscine à Amnéville. On amenait les enfants à sortir du quartier. Il y avait encore le Centre de loisirs qui existait aussi. On est resté cinq-six ans en face de Bel-Air à Sainte-Anne. Il y avait une garderie avec le club de prévention. Après nous avons eu notre local au Centre social. Je faisais des colonies de vacances aussi tous les ans. Je suis originaire des Pays-Bas, de la Hollande, mon père était professionnel de football, j'ai fait toute la France et j'ai atterri à Thionville où j'ai rencontré mon mari. Il était de la Malgrange. Mais pas de la Côte des Roses. On est venu habiter rue Racine en 1974. Mes enfants ont grandi sur le quartier, ils étaient avec moi à l'APLP. On était bien à l'époque. Il y avait du respect entre tout le monde. Aujourd'hui, c'est plus la même vie, la même mentalité, surtout chez les jeunes je trouve.

Carla Carolina Bonato



Crédits photographiques :

Photo couverture : avec l'aimable autorisation de Victoria Kieffer et Jean-Claude Jastrzabek.

Photo couverture intérieure : avec l'aimable autorisation des archives municipales de la ville de Thionville.

P. 4 : avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Fischer.

P. 5 : avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Fischer, Jean-Luc Kockler, Victoria Kieffer et Jean-Claude Jastrzabek.

P. 6-7 : avec l'aimable autorisation des archives municipales de la ville de Thionville.

P. 8 : Ramdan Bezine

P. 11 : Ramdan Bezine et Pascal Kwiatkowski

P. 12-13 : Pascal Kwiatkowski

P. 17-18-19 : Mickael Stibling

P. 20 : avec l'aimable autorisation des archives municipales de la ville de Thionville et Jean-Luc Kockler.

P. 21 : avec l'aimable autorisation de Robert Malgras et Alain Dodeler.

P. 23 Julio Pelaez

P. 26-29 : avec l'aimable autorisation d'Emmanuel Graff.

P. 30-31 : avec l'aimable autorisation de Dimitri Sokolowski.

P. 32 : avec l'aimable autorisation de Martine Dagorne.

P. 33 : avec l'aimable autorisation de Victoria Kieffer et Jean-Claude Jastrzabek.

Mémoires de la Côte des Roses

***D'hier à
aujourd'hui***

Imprimé par Sprint 24, Rome, Juillet 2025.
Coordination : Marie Rodrigues et Nadia Seghir
Réalisation : Mickael Stibling



Ce livret est le fruit d'une collecte de témoignages et de photographies, démarrée en 2022 auprès d'habitants et habitantes du quartier de la Côte des Roses - Bel Air. Il met en lumière les histoires et récits de vie qui ont façonné le quartier de la Côte des Roses de Thionville, tout en laissant entrevoir le changement urbain.

Nous tenons à remercier chaleureusement l'ensemble des donateurs pour leur confiance et leur participation précieuse à ce projet.

Ramdan Bezzine, Stephane Bonadeo, Carla Carolina Bonato, Marie-Gabrielle Boulogne-Coletti, Laurence Comazzi, Martine Dagorne, Alain Dodeler, Naomi Eduardo, Jean Claude Fischer, Emmanuel Graff, Annie Hackenheimer, Lydia et Jean-Claude Jastrzabek, Victoria Kieffer, Jean-Luc Koeckler, Fabienne Kутten, Pascal Kwiatkowski, Robert Malgras, Marie-Jo Mancilla, Julio Pelaez, Christiane Wujczak, Assia

Merci à la Gestion Urbaine et Sociale de Proximité ainsi qu'à la Maison des Projets Thionville 2030 et en particulier à Marie Rodrigues et Nadia Seghir pour avoir fait naître et accompagné ce projet. Aux équipes des archives municipales de la Ville de Thionville, en particulier à Stéphane Thévenin. À celles et ceux qui ont œuvré autour du projet, l'équipe de la Maison des Quartiers, les membres du Conseil Citoyen de la Côte des Roses – Bel Air, la direction et l'équipe multimédia du Centre « Le Lierre », à Christiane et Roger Richard pour leur soutien.

Ce livret a pu voir le jour grâce au soutien de l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine, de la Ville de Thionville, de la Maison des Projets Thionville 2030 et du Centre social « Le Lierre » et de son Espace Multimédia.